

Un prince de la jeunesse

Il y a vingt ans, tombait au champ d'honneur des Lettres françaises un jeune homme de dix-huit ans, première victime civile dont la perte ne fut pas compensée par un sacrifice à la patrie. Raymond Radiguet disparaissait avec la même soudaineté fulgurante de son apparition deux ans plus tôt comme auteur d'un roman : *Le Diable au corps*. Ce livre avait constitué le premier fait artistique remarquable depuis la fin de la guerre. Il avait éclaté comme une bombe de cynisme, de fraîcheur et de génie, lancée par

le plus jeune artilleur de l'Esprit. Mais ce Bonaparte irrésistible et d'une précocité réfléchie avait été découvert, salué et servi par deux alliés d'importance : un poète en pleine gloire et un éditeur qui, avant de devenir moraliste, faisait de son métier une œuvre d'art personnelle. Jean Cocteau et Bernard Grasset, ce triumvirat imposa *Le Diable au corps* à l'attention d'un peuple entier. Car, pour la première fois, le fait littéraire dépassa le domaine réservé des libraires, des salons (ils existaient encore), des cercles, des revues. L'annonce d'un roman de psychologie pure le disputa aux réclames de savon Cadum dans les colonnes des quotidiens, et les écrans des cinémas des plus lointaines provinces agrandirent, à l'échelle réservée à un chef d'État, le visage d'un adolescent à la joue charmante, aux lèvres gercées, qui clignait un peu les paupières en regardant venir ce qui semblait être la Gloire et qui était la Mort.

Le public, frappé au front, s'ébroua, se scandalisa, mais se réveilla. Je montrerai tout à l'heure ce que l'on doit au phénomène Radiguet. Approchons-nous d'abord de sa première œuvre, de la pierre tombée de sa fronde de jeune David. Je la prends, je la soupèse avec le recul et le détachement de vingt années. Elle est de marbre pur.

La littérature française est une longue suite de préciosités, souvent contradictoires, que coupe, à intervalles fixes, un cri, le plus nu et le plus humain qui puisse être. C'est un cri de foi, de révolte, d'amour ou de mort. Ce cri, qui *la coupe* a une certaine forme d'éloquence, que ce soit celle des troubadours, celle des précieuses, celle des classiques, celle des romantiques, des naturalistes ou des symbolistes, etc. Cette interruption énergique et concise est toujours le fait d'hommes singuliers, je veux dire seuls.

Ces individus jouent le rôle du « coup de pistolet dans un concert » que prônait Stendhal. Stendhal est l'un d'entre eux, bien sûr. Et les autres s'appellent Joinville, Pascal, Mme de La Fayette, Rimbaud. On reconnaît la parenté de ces interrupteurs, de ces empêcheurs de bien parler en rond, à une économie d'effet, un goût presque cruel de l'ellipse et je ne sais quoi de nu. Cette qualité jalousement française saute aux yeux dès les premières pages du *Diable au corps*. Joignez-y le goût abstrait de la psychologie poussé, à force d'acuité et de sûreté de trait, jusqu'à la musique, et cette *furia francese* dans les choses de l'amour dont nous n'allons tout de même pas nous scandaliser les premiers ! Radiguet, à la suite de Rimbaud, est le dernier franc-tireur en date qui soit venu rappeler le style français à son devoir de droiture, de vitesse et d'efficacité. Ce message que nous avons reçu avec l'éblouissement d'une révélation, à quinze

ans, et que nous nous trouvons bien peu à avoir suivi dans son inflexibilité hautaine (et non dans son piège facile de réussite immédiate, de scandale volontaire, de juvénilisme agressif où tant d'étourdis se sont englués), cette leçon de poésie à force de prose, de mystère, à force de clarté, elle est valable avec la même fraîcheur pour ceux qui ont quinze ou dix-huit ans aujourd'hui. Radiguet démoda l'époque tango, l'époque Ubu, l'époque jazz. (Rien ne vaut, écrivait-il dans un article paru quelques semaines avant sa mort, une simple maison blanche apparue entre les oliviers.) Que ne pourra-t-il nettoyer aujourd'hui encore de fausse féerie ou de fausse sordidité tout cet éternel vague à l'âme ou vague à l'égout où nous nous complaisons ! Mais il faut aussi que les jeunes gens sachent que c'est avec Radiguet que le phénomène « jeunesse » a conquis ses premiers droits. Sans le lancement Radiguet, pas de romans de jeunes,

de voix de jeunes, voire de secrétariat à la Jeunesse qui paraissent choses si naturelles aujourd'hui.

Ce prince de la jeunesse, s'ils le consultent, ne leur enseignera ni l'indolence, ni la facilité, ni l'orgueil. Radiguet n'a pas joué sur ses seize ans pour se faire admettre, applaudir avec des grâces ou des gaucheries voulues. Son génie était né spontanément comme Minerve. Il déconcerte, décourage bien plus qu'il n'entraîne à l'imitation, comme le font les mauvais modèles que l'on plagie avec ivresse. Tel l'Archange du Jugement dernier, il nous met « simplement en face de nous-même ». Et il semble nous donner, sans plus bouger les lèvres ou le regard que l'Aurige de Delphes, cet exemple auquel lui-même s'est tenu : « Ressemble-toi. »